
JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim^e. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures; il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N^{os}. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

PARIS.

Ce 4 Mars 1818.

L'Ami Clermont, si mal traité à l'Opéra, n'a trouvé que des amis au Théâtre-Français.

La Carte à payer s'est également relevée aux Variétés; ce qui a fait dire que les auteurs n'avoient pas perdu *la carte*.

La Ceinture Magique a eu, à Feydeau, le sort de *la Nuit aux Bois*: on l'avoit parié d'avance.

Le Petit Chaperon Rouge est fort agréable en décorations et en métamorphoses, mais le sujet a trop peu d'intérêt pour trois actes. Il faut au Théâtre St.-Martin des ouvrages plus substantiels que celui-ci. M^{lle}. Jenny-Vertpré fait valoir le principal rôle, (*Simplette*). Lorsque son amant lui dit qu'il a fait accroire au seigneur Alidor qu'elle étoit laide, mais fidelle et sage, elle lui répond: « Il ne falloit pas mentir, monsieur. » Le public a applaudi à trois reprises cette naïveté.....

L'Orphelin Soldat, (ainsi que *le Garçon sans Scuci*, qui doit lui succéder à la Gaité), est un enfant de l'Amour. Placé dans des situations dramatiques, on espère que le public l'adoptera.

M^{lle}. M A R S.

Ayez du talent , de la beauté , de la grâce , de la réputation ; attirez la foule sur vos pas , faites fortune , arrivez en équipage , brillez sur la scène du monde ou sur le théâtre , et avec cela , s'il est possible , n'excitez ni le dépit ni la haine , n'ayez ni envieux ni ennemis.....

Le problème est encore à résoudre.

M^{lle} Mars cadette , l'aimable actrice qui remplit avec un double bonheur les rôles d'*ingénue* et de *coquette* , à la Comédie Française , a donné , il y a peu de jours , dans la salle de l'Opéra , une représentation à son bénéfice. L'affluence étoit considérable ; les places étoient triplées et même quadruplées ; la recette a été très-forte , et peut-être que , net , elle a pu produire de mille à douze cents louis.

Tous les journaux en ont parlé ; tout Paris en a retenti. Il y a eu peu d'éloges et beaucoup de plaintes. On a fait des plaisanteries de toute espèce , peu de bonnes , beaucoup de mauvaises. L'esprit des Parisiens n'a pas été galant cette fois , et la récolte faite par l'artiste a été payée un peu cher. N'importe , je crois qu'elle s'en console ; elle peut acheter pour ce printemps une petite terre de plus , et cela fait passer par-dessus bien des contrariétés.

Quelqu'un faisoit le compte suivant : 20,000 fr. de part à la Comédie ; 60,000 fr. rapportés du voyage dans les départemens ; 30,000 fr. , à-peu-près , la dernière représentation ; 15,000 fr. de rentes et 5000 fr. de gratifications ; c'étoit pour l'année un total de 130,000 fr. Nous ignorons jusqu'à quel point ces calculs sont justes. Mais enfin c'est un agréable commerce , et cela prouve en faveur de l'amour des Français pour les jolies femmes et pour les beaux-arts.

Il n'y a pas d'argent plus gaîment et plus légitimement gagné. Tout est dû à l'adresse , à l'esprit , à la finesse , au doux son de la voix , aux charmes de la personne. Tous ceux qui ont du tact , du goût , de la sensibilité , de la délicatesse , veulent voir l'actrice qui les satisfait de tout point , et qui ne sera sans doute un jour que difficilement remplacée.

Si c'est un engouement , il est bien justifié. Il appartenoit au Journal des Dames de traiter avec quelques égards une femme qui fait les beaux jours de la scène française , et qu'au moment de son triomphe on a un peu maltraitée. C'est notre métier de

... les belles qu'on
... et en conscience ; sau
... petites , quelques ve
... tout leur sourit , et
... de les avertir qu'e
... belles !

M^{me} Coster , née Vall
... à Paris , le 26 févri
... dès l'âge de 18 ans ,
... de ses tableaux
... manufacture des Gobelins.

On trouve dans les Le
... un passage si rem
... le faire lire à toutes l
... femmes qui , pourvu q
... d'être malfaisantes , e
... ce soit avoir toutes l
... honneur est le dernier ma
... il ne s'en suit pas que
... action héroïque , et je
... malheureuse ni desho
... louer une personne
... ou qu'elle a évité un
... ceux qui se tuent ; mais
... ceux qui ne se tuent pas
... chaste , se glorifie c
... qualité sans laquelle elle n
... ne demeure que pour
... l'infamie de sa mémoi

Vivement affecté de l
... âge de 22 ans , et d
... Serrie (de la Vendé
... patronne des mélodist
... Martyrs des Catacom
... Grégoire de Tours lui
... épisodes sont de sa c
... ombes , il a imité Pir

défendre les belles qu'on attaque ; nous le remplissons avec joie et en conscience ; sauf à leur donner de tems à autre quelques petites, quelques vertes leçons, quand tout les flatte, quand tout leur sourit, et qu'il nous semble utile, pour elles-mêmes, de les avertir qu'elles sont vulnérables et qu'elles sont mortelles !

LE CONTRÔLEUR.

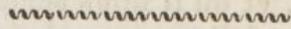
M.^{me} Coster, née Vallayer, célèbre peintre de fleurs, est morte à Paris, le 26 février, dans un âge très-avancé. Elle fut reçue, dès l'âge de 18 ans, membre de l'Académie de peinture. Plusieurs de ses tableaux ont été exécutés en tapisserie, à la manufacture des Gobelins.

On trouve dans les Lettres de Balzac, auteur tout-à-fait oublié, un passage si remarquable sur les femmes, qu'on devroit le faire lire à toutes les jeunes personnes. « Il y a, dit-il, des femmes qui, pourvu qu'elles soient chastes, pensent avoir droit d'être malfaisantes, et qui croient que de n'avoir pas un vice ce soit avoir toutes les vertus. J'avoue que la perte de l'honneur est le dernier malheur qui puisse arriver à une femme ; mais il ne s'en suit pas que de l'avoir conservé ce soit avoir fait une action héroïque, et je ne l'admire pas pour ne vouloir pas être malheureuse ni deshonorée. Je n'ai pas oui dire qu'on doive louer une personne de ce qu'elle n'est pas tombée dans le feu, ou qu'elle a évité un précipice. On condamne la mémoire de ceux qui se tuent ; mais on ne décerne point de récompense à ceux qui ne se tuent pas. Et ainsi une femme qui se glorifie d'être chaste, se glorifie de n'être pas morte, et d'avoir une qualité sans laquelle elle n'a plus de rang dans le monde, où elle ne demeure que pour assister au supplice de son nom et voir l'infamie de sa mémoire. »

Vivement affecté de la perte d'une de ses filles, morte à l'âge de 22 ans, et dont le prénom étoit *Cécile*, M. de la Serrie (de la Vendée) a consulté les légendaires sur cette patronne des mélodistes. De là, *Cécile et Valérius*, ou *les Martyrs des Catacombes de Rome*.

Grégoire de Tours lui a fourni les faits principaux ; mais les épisodes sont de sa création ; et, pour décrire les Catacombes, il a imité Piranesi, Hamilton et Robert.

Quatre gravures, exécutées par l'auteur et sur ses dessins, ornent ce volume, qui sort des presses de M. Didot le jeune, imprimeur de l'Ecole de Médecine.



Dictionnaire critique et raisonné des Étiquettes de la Cour, des Usages du monde, des Amusemens, des Modes, des Mœurs, etc., des Français, depuis la mort de Louis XIII jusqu'à nos jours; contenant le tableau de la cour, de la société, et de la littérature du dix-huitième siècle: ou l'esprit des étiquettes et des usages anciens, comparés aux modernes. Par M^{me}. la Comtesse DE GENLIS. (1)

TROISIÈME ARTICLE.

BALS MASQUÉS. M^{me} de Genlis trouve que de tous les amusemens du grand monde, le bal masqué est le moins noble, le moins décent et le plus dangereux.

WALSE. La walse est aussi l'objet de la censure de M^{me} de Genlis. « Une jeune personne, dit-elle, légèrement drapée, se jetant dans les bras d'un jeune homme qui la presse contre son sein, et qui l'entraîne avec elle avec une telle impétuosité, que bientôt elle éprouve un violent battement de cœur, et qu'éperdue, la tête lui tourne! voilà ce que c'est qu'une walse! Les vieilles femmes trouvent cette espèce d'*allégorie* fort étrange; elles disent que les *périgourdines*, à la mode de leur tems, étoient plus décentes et beaucoup plus gaies.... Mais on sait que les vieilles femmes sont frondeuses et malignes, et qu'aujourd'hui la jeunesse est si parfaitement innocente, qu'elle n'entend finesse à rien. »

BALS PARÉS. « On appelloit bals parés, dans le dernier siècle, dit M^{me} de Genlis, ceux qui se donnoient à la cour dans les occasions solennelles; il y en avoit très-rarement, et l'étiquette les rendoit plus magnifiques qu'agréables. Les dames de la cour n'y dansoient qu'en grands habits, avec d'énormes paniers; des corps dont les épaulettes, découvrant les épaules, permettoient à peine de lever les bras; des chaussures étroites et pointues, portées sur de hauts talons; des bas de robes d'une longueur immense, un habit d'une épaisse et riche étoffe brodée d'or; une coëffure d'une prodigieuse élévation et sur-

(1) Deux volumes in-8°. , l'un de 409, l'autre de 402 pages : prix : 12 francs, et port franc, 14 francs 50 centimes; à Paris, chez Mongie l'aîné, libraire, boulevard Poissonnière, n°. 18.

chargée de pierreries ; de lourdes girandoles de diamans suspendues aux oreilles complétoient ce costume , avec lequel il étoit difficile de danser lestement. Les hommes portoient des habits à grands paremens , brodés sur toutes les tailles , une écharpe , les cheveux abattus et en longues tresses. Aux bals ordinaires de la cour , les femmes étoient en *dominos* à plis par derrière , comme les robes de ville. Ces dominos étoient sur de petits paniers ; ils avoient des amadis , de très-longues manches flottantes et des queues , mais petites. »

BALS D'ENFANS. Avant la révolution , ces bals commençoient à cinq heures et finissoient à dix ; « outre les enfans , dit M^{me}. de Genlis , on y invitoit les jeunes personnes nouvellement mariées , qui , n'allant pas seules dans le monde , ne veilloient pas encore. Aujourd'hui , les jeunes personnes non mariées sont invitées aux bals de nuit ; le lendemain , l'étude et les leçons n'en vont pas mieux ; mais qu'importe puisqu'on paie des maîtres ? Tant de mères sont persuadées que c'est à quoi se réduit toute bonne éducation ! »

CHAPERON. « On appeloit ainsi , dit M^{me}. de Genlis , une mère , ou une belle-mère , ou une parente qui se chargeoit de mener dans le monde , au moins pendant deux ans , une nouvelle mariée , qui n'alloit jamais à la cour , aux spectacles , ou faire des visites sans son chaperon. Dans les visites , elle avoit le maintien d'une jeune personne non mariée , elle ne parloit que pour répondre ; du reste , elle écoutoit en silence , elle observoit , elle apprenoit les usages du monde en les voyant suivre par son Mentor , qui , après chaque visite , lui faisoit quelques leçons , si elle en avoit besoin , ou répondoit à ses questions ; et c'est ainsi qu'on devenoit aimable , en profitant de l'expérience des autres.... Lorsqu'on avoit un enfant , on pouvoit aller seule dans le monde ; mais beaucoup de jeunes personnes prolongeoient volontairement cette espèce d'apprentissage. »

TON DES HOMMES AVEC LES FEMMES. « Dans la bonne compagnie , jadis , les femmes , dit M^{me}. de Genlis , étoient traitées par les hommes avec presque tous les usages respectueux prescrits pour les princes du sang ; ils ne leur parloient en général qu'à la tierce personne ; ils ne se tutoyoient jamais entre eux devant elles ; et même , quelque liés qu'ils fussent avec leurs maris , leurs frères , etc. , ils n'auroient jamais , en leur présence , désigné ces personnes par leurs noms tout court. Jamais alors les gens bien élevés ne louoient en face une femme sur sa figure..... Lorsqu'on adressoit la parole aux femmes , c'étoit toujours avec un son de voix moins élevé que celui qu'on avoit

avec les hommes. Cette nuance de respect avoit une grâce qui ne peut se décrire. »

JEUNESSE. « La jeunesse, dit M^{me}. de Genlis, est de tous les âges celui où l'on peut être le plus aimable, ou le plus complètement insupportable et ridicule. Je lis dans les Mémoires de Sully, que ce grand homme, dans sa vieillesse, étant retiré dans son château, y rassembloit autour de lui sa nombreuse famille, et que ses petits-enfans et ses enfans, âgés de plus de quarante ans, ne s'asseyoient jamais, en sa présence, dans des fauteuils. Je lis dans les Lettres de M^{me}. de Sévigné, que le fils de M^{me}. de Grignan, revenant de l'armée après s'y être distingué de la manière la plus brillante, écrivoit à sa mère une lettre qui finissoit ainsi : « Quel sera mon bonheur de me trouver à vos pieds, de baiser votre main, et d'oser aspirer à votre joue?..... » Qu'ils sont touchans pour une mère, ces nobles sentimens si délicatement exprimés, et que la seule maternité peut inspirer ! Il n'est fait que pour elle, il ne peut s'adresser qu'à elle, ce langage de si bon goût, qui exprime à la fois la plus tendre affection et le plus profond respect ! Quelle admirable civilisation que celle qui contribue, par ce genre de grâce et d'élégance, à exalter, à perfectionner ainsi les sentimens les plus purs et les plus sacrés ! Les pères et les mères n'ont-ils rien perdu de leurs droits, lorsqu'ils ont permis à leurs enfans de substituer à ce langage de la piété filiale, celui d'une amitié vulgaire, et enfin celui d'une révoltante égalité ? Aujourd'hui on termine une lettre à sa mère en disant : *Adieu, mon amie, je t'embrasse*. J'avoue, que dans ce genre, j'aimerais toujours mieux la manière d'écrire de M. de Grignan. »

VIEILLESSE. « On ne conçoit pas, dit M^{me}. de Genlis, comment un vieillard peut se livrer à l'humeur, à la colère, à l'ambition, et se rendre insupportable à tout ce qui l'entoure. Prêt à tout quitter, à quoi lui serviront ces honneurs qu'il sollicite, cet argent qu'il amasse, toutes ces superfluités de luxe qu'il accumule autour de lui ? Il n'a plus que le tems de donner et de pardonner. Quel est l'homme qui, au moment de s'expatrier pour toujours, voudroit employer les instans qui lui restent jusqu'à son départ, à gronder, à bouder, à maltraiter ses proches et ses amis dont il va se séparer sans retour ? »

~~~~~

### LE SOUHAIT D'UN PHILOSOPHE.

*Imitation d'une épigramme de l'anthologie grecque.*

La Parque ne peut avoir tort,  
Quand sa quenouille est dégarnie.

Mais alors trop heu  
Tout couvert de bai  
Le soir, ferr  
Et passe, ex  
Du sommeil  
Au triste ré

### L E S C O N

Ce ne seroit pas assez  
trouver toutes les contrad  
dans nos mœurs et r  
ne parlerai que de celle  
qui, par conséquent, m  
série de ces feuilles légèr  
peuple le plus galant  
le plaisir d'obéir à une  
comme on en a vu plusi  
à observer qu'à défaut  
seroient partager avec n  
moyens qu'elles ont mérit  
leurs talens.

Si l'usage et notre égoi  
ces places importantes d  
nous que la loi ne leur  
nécessaires à leur existen  
leur enlève presque touj  
surtout par le tems, exerço  
lorsque la révolution les  
de ceux qui étoient déve  
innovations se sont faite  
essais. On se garde b  
collèges, dans les atelier  
traduction inexplicable,  
de l'Opéra qui donnent  
mais de demoiselles ; c'es  
confie le soin de leur ap  
gourenses ; la plupart d  
qui leur enseigne le des  
Cette contradiction n  
général si sages et si m  
la même circonspection

Mais alors trop heureux , qui , sans prévoir son sort ,  
 Tout couvert de baisers d'une bouche chérie ,  
 Le soir , ferme l'œil et s'endort ;  
 Et passe , exempt de maladie ,  
 Du sommeil charmant de la vie ,  
 Au triste réveil de la mort.

\*\*\*

~~~~~

L E S C O N T R A D I C T I O N S .

Ce ne seroit pas assez d'un énorme in-folio si l'on vouloit retracer toutes les contradictions qui existent dans notre éducation, dans nos mœurs et nos usages. Comme ami du beau sexe, je ne parlerai que de celles qui lui portent le plus de préjudice, et qui, par conséquent, m'ont le plus frappé. La politique étant bannie de ces feuilles légères, je ne demanderai point pourquoi le peuple le plus galant de la terre a renoncé volontairement au plaisir d'obéir à une Reine belle, spirituelle et éclairée comme on en a vu plusieurs chez les autres nations; mais je ferai observer qu'à défaut de couronnes royales, les femmes devroient partager avec nous les couronnes civiques et académiques qu'elles ont méritées plus d'une fois par leurs vertus et leurs talens.

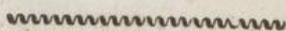
Si l'usage et notre égoïsme s'opposent à ce qu'elles occupent des places importantes dans l'administration, qui empêche du moins que la loi ne leur réserve exclusivement des professions nécessaires à leur existence, et que la concurrence des hommes leur enlève presque toujours? Ceux-ci, forts d'un abus consacré par le tems, exerçoient déjà la plupart des états lucratifs, lorsque la révolution les a mis en possession du petit nombre de ceux qui étoient dévolus aux femmes. Presque toutes ces innovations se sont faites aux dépens de la morale et des bien-sésnces. On se garde bien d'introduire des femmes dans les collèges, dans les ateliers, dans les casernes, et, par une contradiction inexplicable, ce sont presque toujours des acteurs de l'Opéra qui donnent des leçons de danse dans les pensionnats de demoiselles; c'est à un élève du Conservatoire que l'on confie le soin de leur apprendre des intonations tendres et languoureuses; la plupart du tems, c'est encore un jeune homme qui leur enseigne le dessin.

Cette contradiction n'est pas la seule; nos belles dames, en général si sages et si modestes dans la société, usent-elles de la même circonspection dans leur intérieur? N'est-ce pas le

plus souvent un homme qui élève l'édifice de leur coëffure, un autre qui fabrique leurs corssts, et qui emprisonne leurs jolis pieds? Les femmes sont au moins aussi habiles pour toutes ces professions que les hommes; il seroit donc juste et décent de les leur restituer.

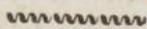
L'équité a fait conférer aux femmes certaines places de comptabilité dans la loterie, le timbre, etc. etc., elles s'en acquittent avec zèle et intelligence; mais nulle part on n'a fait autant pour elles que dans les théâtres, où elles exercent le rôle brillant de jeunes amoureuses, l'emploi paisible de figurantes et les modestes fonctions d'ouvreuses de loges. Pourquoi ne les admectroit-on pas aussi dans l'orchestre? Faut-il absolument un talent masculin pour jouer du piano, de la harpe, pour manier les cimbales, le léger tambourin et même le lugubre tam-tam?

Je me résume; nous donnons des talens aux femmes et nous ne voulons point qu'elles s'en servent, sous peine d'être taxées de pédanterie ou d'amour-propre. Nous cherchons à leur inspirer des vertus, et souvent nous les accusons de pruderie. Nous les dédaignons si elles ne sont gaies, folâtres et bien mises, et nous leur refusons d'honorables moyens d'existence; nous les adorons et nous les rendons malheureuses. Si ce ne sont pas là des contradictions, je ne m'y connois pas.

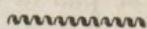


M O D E S.

En place de satin, c'est de gros de Naples ou du crêpe que les modistes emploient maintenant. Le crêpe est ordinairement citron; et le gros de Naples, lilas, vert ou serin. Outre les chapeaux de gros de Naples, il y a quelques capotes de cette même étoffe. Chapeaux et capotes sont ornés de fleurs de la saison, c'est-à-dire, de lilas blanc ou lilas, et de jacinthes blanches ou couleur de rose. Pour les soirées, on fait encore des cornettes de tulle, sur lesquelles on met des plumes. Ce qui différencie les coëffures en cheveux des femmes qui donnent l'impulsion à la mode, au lieu de la suivre, ce sont, au-dessous des tempes, de gros tirebouchons, comme il y en avoit dans les coëffures à la Ninon.



A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1715.



Le 10, paroîtront les Gravures de Meubles 459 et 460.

(1715.)



Redingote à la Polonoise. Pantalon à l'Anglaise.

édifice de leur coiffure
qui emprisonne les
aussi habiles pour
it donc juste et déce

s certaines places de
etc., elles s'en acq
part on n'a fait aut
exercer le rôle brill
de figurantes et les
s. Pourquoi ne les a
aut-il absolument m
a harpe, pour man
le lugubre tam-tam
talens aux femmes et
t, sous peine d'être
ous cherchons à les
les accusons de pr
nt gaies, folâtres et
bles moyens d'ém
s malheureuses. Si
y connois pas.

Naples ou du crépe
crépe est ordinair
vert ou serin. On
quelques capotes de
ornés de fleurs
a lilas, et de jaci
soirées, on fait
met des plumes. C
s femmes qui don
suivre, ce sont
is, comme il y en

vure 1715.

bles 459 et 460

14 (Vingt-deux

JOURNAL

DES

*Le Journal paroît, avec une
planche, avec deux Gravures
par semaine, et 36 fr. pour un an. 50*

*En 1802, a été commenc
le Journal des Modes et de Voitures; il
paraît, 18 N^{os}. par an. L'ab*

C A C H

On ne lit point le docteur
qui; cependant son systé
de l'application que j'en ai fait
de voir ce célèbre étranger
à savoir; après m'avoir t
l'occiput, il n'hésita po
cette assemblée, compos
mes amis, que j'avois la bo
qui vrai dans cette assertio
mon témoignage de ma cons
c'est le professeur celui de l
de ma modestie et de ma simp
d'un air qui sembloit
c'est que je ne su
« courtis. » Cependant,
j'ai de tâter la tête d'un
qui avoit point accompag
qui la même protubéranc
qui mystère pour la famille